



LE VOYAGEUR MODERNE

PAR FRÉDÉRIC TADDÉI



# De quoi Zanzibar est-il le nom ?

*Une fois par mois, Frédéric Taddéi vous emmènera désormais vers une destination de son choix : cette semaine, Zanzibar, dans l'océan Indien, témoin ultime et captivant d'une Arabie fantôme.*

**V**ingt ans que je voyage comme une brute. Et j'ai gardé la même excitation, la même inconscience. Je suis toujours prêt à faire 7 000 kilomètres en avion uniquement pour vérifier que Zanzibar ou l'Alaska existent vraiment. On ne comprend rien au voyage

moderne si l'on ne ressent pas en soi le tic-tac affolé du cœur d'Emma Bovary, si l'on n'est pas sensible à la magie des aéroports internationaux, à la poésie du tableau des départs, avec ses lettres qui tournent à toute allure sur elles-mêmes, tel un bonneteau géant. Le voyage moderne ne consiste plus à se rendre d'un endroit à l'autre - ça, c'était du temps de Flaubert, de Paul Morand, avant la généralisation des transports aériens - mais à tromper un endroit avec un autre. Être au Caire plutôt qu'ici. Dîner en Scandinavie et se réveiller au Japon. Partir pour New York ou rentrer chez soi... Tuer la vieille idée du voyage, son côté film d'auteur, bourré de lenteurs et d'atermolements, et le montrer tel qu'il est à présent, un clip rentre-dedans, tout en gros plans et en accélérés, voilà qui me paraît urgent. C'est ce que je vais m'évertuer à faire chaque mois dans *Le Figaro Magazine*. En commençant par Zanzibar.

Lorsque j'étais enfant, c'était le dernier Etat dont on voyait le drapeau, tout en bas à droite de la dernière page du dictionnaire, juste après la Zambie. Avec son drôle de nom, il semblait appartenir à une autre

histoire que la nôtre. On aurait dit un redoublant sur la photo de rentrée des classes. Et puis, un jour, il a disparu. Plus de Zanzibar, plus de drapeau. Je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu. Le plus étonnant, c'est que je n'ai eu aucune difficulté à convaincre ma femme et mon fils de 10 ans de s'envoler avec moi pour cette contrée mystérieuse, qui fut le plus important marché aux esclaves du monde musulman et où la polygamie est autorisée - un Zanzibarite peut compter jusqu'à quatre épouses, du moment qu'il a les moyens de les faire vivre dans quatre habitations différentes. Eux qui brûlaient de partir à Berlin ou aux Açores, deux spots pourtant réputés pour usiner des tempêtes et les lancer ensuite sur l'Europe, Zanzibar leur parlait soudain à l'imagination. Tout ce que mon fils voulait savoir, c'était si l'on allait à Zanzibar ou au Zanzibar. Incapable de lui répondre, je me suis rendu compte que je ne savais pas grand-chose de notre destination. Était-ce un pays ? Une ville ? Une île ? Un détroit ? J'ai réalisé du même coup l'étrange pouvoir de suggestion qu'exerce Zanzibar sur le touriste du XXI<sup>e</sup> siècle : on ne sait pas exactement où c'est, ni ce que c'est, mais il suffit d'entendre ces trois syllabes, *zan-zi-bar*, pour courir acheter son billet.

Par une belle soirée d'été, nous sommes donc montés à bord d'un Boeing d'Ethiopian Airlines, direction l'Afrique de l'est. Première escale à Addis-Abeba, une autre à Dar es-Salaam et, dix-huit heures après avoir quitté notre domicile parisien, nous survolions le canal de Zanzibar, avant d'atterrir sur la piste ensoleillée du minuscule Zanzibar International

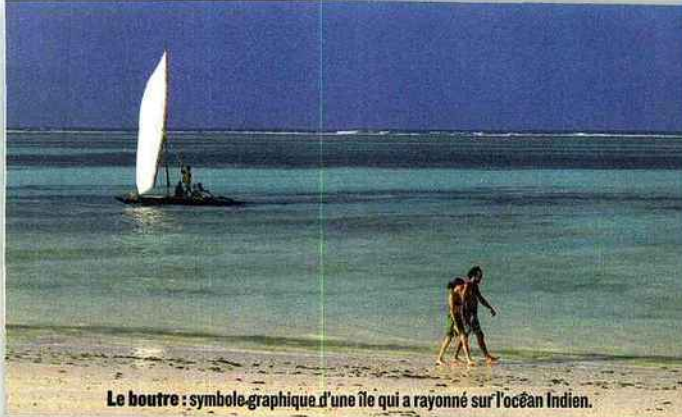
PHOTOS FRÉDÉRIC TADDÉI



Tintin n'y est pas venu, mais il a dû en rêver, comme Arthur Rimbaud.



Depuis 1877, une cathédrale anglicane se dresse sur l'ancien marché aux esclaves.



**Le boutre : symbole graphique d'une île qui a rayonné sur l'océan Indien.**



**Le fort construit par les Arabes d'Oman en corail gris, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.**



**Le colobé rouge ne vit qu'à Zanzibar. Il mange des fleurs, et non des bananes.**



**Les Zanzibarites sortent toujours couvertes.**



**Le marché Darajani, à Stone Town.**



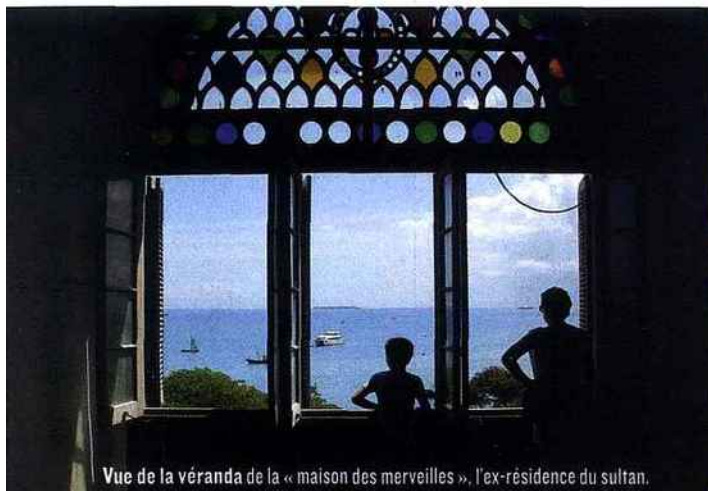
**Case traditionnelle au toit de chaume. Les esclaves y vivaient déjà.**



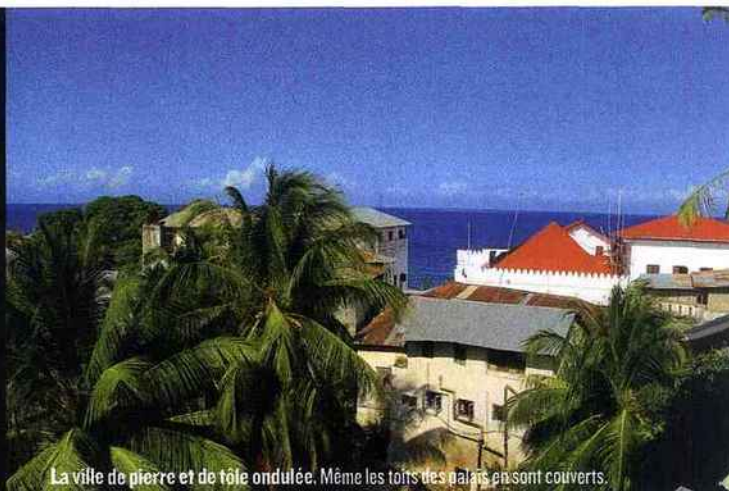
**Le labyrinthe de la vieille ville rappelle celui de Venise ou de Tanger.**



**Les minibus sont chinois, les touleards chatoyants sont swahilis.**



Vue de la véranda de la « maison des merveilles », l'ex-résidence du sultan.



La ville de pierre et de toile ondulée. Même les toits des palais en sont couverts.



Zanzibar trotte depuis toujours dans la fête du touriste occidental.



L'uniforme des collégiennes est resté le même que dans le golfe Persique.



**Zanzibar, carrefour**  
de l'islam, de l'hindouisme,  
du protestantisme  
et du catholicisme.



**Le swahili est la**  
langue officielle, avec  
l'anglais. Plus personne  
ne parle arabe.

Airport, dans l'archipel de Zanzibar, à une quarantaine de kilomètres des côtes de la Tanzanie, dont le défunt sultanat de Zanzibar fait désormais partie (Tanzanie = *Tanganyika* + *Zanzibar*). Zanzibar, vous l'aurez compris, est partout et nulle part. C'est un pseudonyme recouvrant tout et n'importe quoi. Même la ville de Zanzibar, où nous étions installés, qui a pourtant donné son nom à tant de romans exotiques, d'opérettes orientalistes, de films d'aventures et de bars-tabacs, ne s'appelle pas Zanzibar en réalité, mais Stone Town, la ville de pierre. Même chose pour l'île de Zanzibar, la principale île de l'archipel : son vrai nom est Unguja...

Mais alors, me direz-vous, de quoi Zanzibar est-il le nom ? Eh bien, Zanzibar est le nom d'un fantôme. Ou plus exactement d'une Arabie fantôme, captivante et lointaine, ayant régné jadis sur ce coin reculé de l'océan Indien, et que les Occidentaux n'ont jamais réussi à exorciser. Zanzibar City, par exemple. Nous ne la regardons pas telle qu'elle est aujourd'hui, une ville tanzanienne de 200 000 habitants rongée par la pauvreté et le sel marin, mais comme une capitale cosmopolite et cruelle, en suspens dans l'amalgame nébuleux de l'Afrique noire et de l'Orient. La ville de pierre a toujours été plus grande qu'elle ne paraît. On s'y perd facilement, du reste, comme dans n'importe quelle médina du Maghreb. Et la plupart des portes des maisons ont été jadis importées d'Inde et sont hérissées de gros clous dorés, afin de décou-

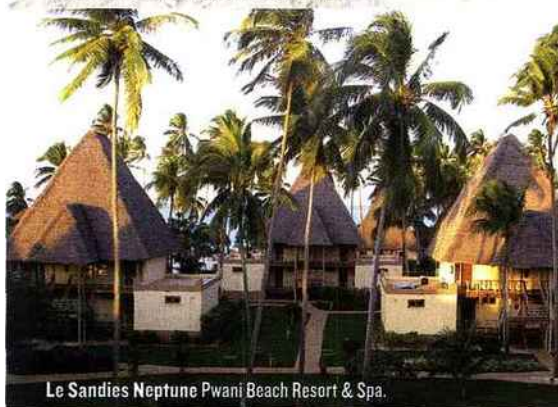
rager les pillards de se servir d'un éléphant pour les enfoncer. Comme s'il y avait jamais eu des éléphants à Zanzibar !

Je me revois sur le front de mer, en train d'admirer le ballet des boutres à l'entrée du port. Il me suffisait de jeter un œil vers les hauts murs crénelés du palais, vers Beit al-Ajaib (la maison des merveilles), ou dans la direction du vieux fort, pour être persuadé que l'archipel était encore gouverné par un richissime sultan omanais et peuplé de négociants en épices, de négriers, d'espions, de missionnaires et d'explorateurs. Je me croyais au XIX<sup>e</sup> siècle, quand Zanzibar était un puissant empire commercial, une plaque tournante de l'océan Indien et que, chaque jour, des bateaux chargés de clous de girofle, d'ivoire, de sésame, de coprah, de cuir séché, partaient pour Londres, la Perse, Bombay ou le golfe Persique. De même que les Américains, originaires d'une jeune nation, préfèrent les reproductions à l'original - d'où leur amour pour Las Vegas ou Disneyland -, nous qui vivons sur un vieux continent, dans l'illusion que le passé existera toujours, nous sommes sensibles à des villes hantées comme Venise, Tanger ou Zanzibar. A force d'y côtoyer des spectres - Stanley et Livingstone, sir Richard Burton, Evelyn Waugh, le père Dupanloup, Sindbad le marin ou Arthur Rimbaud, qui rêvait de pousser jusque-là - nous croyons entrer dans la légende.

✶ **FREDERIC TADDEI**



Il y a encore trois ans, Ali était pêcheur.



Le Sandies Neptune Pwani Beach Resort & Spa.

## Le resort : Las Vegas moins l'électricité

**L**a côte zanzibarite, dotée de belles plages de sable blanc, est hérissée de resorts, ces résidences de vacances qui poussent tout autour du (tiers-) monde comme des champignons. En créant son premier hôtel-casino à Las Vegas, en 1946, Bugsy Siegel ne se doutait pas qu'il essaierait jusqu'en Afrique. Et pourtant, la totalité des parcs touristiques qui se sont répandus au XX<sup>e</sup> siècle à la surface du globe - de Disneyland au Club Méditerranée, en passant par les resorts polynésiens, caribéens, balinaï, maldiviens, africains... -, avec leurs décors de dessins animés et leurs plaisirs standardisés, existaient déjà, en germe, sur le Strip, entre l'île au trésor en carton-pâte, les machines à sous et les serveuses aux seins nus. Disney a ouvert son premier Las Vegas pour enfants en 1955. La roulette et le black-

jack étaient remplacés par les montagnes russes et les *audio-animatronics*. Le Club Med a franchi un pas supplémentaire en inventant les « vacances organisées » : transport, hôtellerie, restauration, animation, ski nautique et discothèque le soir. Egalité générale et bonheur pour tous... Dans les années 80, le mirage collectiviste cède la place à l'illusion individualiste : place au resort, avec ses luxueux bungalows et son spa. Mais le fantôme de Bugsy Siegel reste entier. Se couper de la réalité, s'enfermer dans un décor et vivre en autarcie au paradis des instincts. Au Sandies Neptune Pwani Beach, où nous avons séjourné quelques jours, tout était inclus, sauf Zanzibar. Il y régnait le plus grand calme, comme dans tous les resorts. Kitesurf le matin, massage ayurvédique l'après-midi. C'était Las Vegas moins l'électricité.

F.T.

PHOTO FRÉDÉRIC TADDÉI

ANDRÉ DE CHASTENET

## ZANZIBAR LE CARNET de VOYAGE



### DORMIR

#### Kisiwa House

L'un des plus vieux bâtiments (ci-dessus) de Stone Town, construit en 1840 par un riche marchand omanais, récemment rénové et transformé en hôtel de charme. Chambres agréables, « zanzibourgeoises » à souhait - lit à baldaquin et moustiquaire - et terrasse sur le toit pour prendre le petit déjeuner.

### À TABLE

#### Tower Top Restaurant

Stone Town. Restaurant à la vue extraordinaire, installé sur le toit du 236 Mercury's Hurumzi, l'un des plus beaux hôtels de la ville. Seul le palais du sultan est plus haut !  
**Mizingani Road**, Stone Town. Bar-restaurant au bord de l'eau dédié au chanteur Freddy

Mercury, qui naquit à Zanzibar en 1946. Le rendez-vous des touristes et des expatriés au coucher du soleil.

#### Livingstone Beach Restaurant

Le bar branché de Stone Town. On se restaure sur la plage, pieds nus dans le sable, en regardant passer les boutres.

### ART-MODE

#### Doreen Mashika

Stone Town. Après avoir travaillé dans une banque en Suisse, elle est revenue à Zanzibar créer sa ligne de mode et d'accessoires.



#### Real Art

Gizenga Street, Stone Town. La seule vraie galerie de Zanzibar, les autres ne vendent que des reproductions. Chez Anita Sita (ci-dessus), vous trouvez les originaux et elle représente les meilleurs peintres tanzaniens : George Lilanga, Damian Boniface K. Msagula, David Mzguno, Rashidi Hussein Sey...

### PARTIR

Ce voyage a été réalisé avec l'aide de **Voyageurs en Afrique** (01.42.86.16.60 ; [www.vdm.com](http://www.vdm.com)), qui programme un séjour complet de dix jours à Zanzibar, à la fois dans la vieille ville et sur les plages de la côte est. A partir de 2 300 € par personne (vol international TTC, excursions, hébergements avec petit déjeuner, transferts et assistance inclus).



**FIG MAG** Retrouvez Frédéric Taddéi en vidéo, qui nous présente sa nouvelle rubrique « Le voyageur moderne » dès aujourd'hui sur [www.lefigaro.fr/lefigaromagazine](http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine), et la semaine prochaine, sur notre application iPad.